



**HAL**  
open science

# Écrire pour gagner du temps : stratégies d'adaptation face aux contraintes matérielles de la correspondance diplomatique

Emmanuel Lemée

## ► To cite this version:

Emmanuel Lemée. Écrire pour gagner du temps : stratégies d'adaptation face aux contraintes matérielles de la correspondance diplomatique : Stratégies d'adaptation face aux contraintes matérielles de la correspondance diplomatique franco-britannique à la fin du XVIIIe siècle. Cahiers pour l'histoire de La Poste, 2018, Les chemins de de la correspondance. Matérialités et stratégies en Europe et ses prolongements coloniaux, XVIIe–XXe siècles, 20. hal-03621093

**HAL Id: hal-03621093**

**<https://hal.science/hal-03621093>**

Submitted on 1 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Écrire pour gagner du temps :

### Stratégies d'adaptation face aux contraintes matérielles de la correspondance diplomatique franco-britannique à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>

« Il est très important, dans la conjoncture présente, que vous preniez la peine de m'informer de l'état où vous apprendrez que les choses sont à Madrid, en Sicile et en Allemagne, parce que cela me servira à jeter des scrupules dans les esprits qui pourront les retenir. Vous savez bien qu'un ambassadeur perd toute sorte de créance quand on le voit raisonner sur de faux fondements et qu'il est nécessaire pour cette raison de savoir au vrai l'état des affaires présentes<sup>2</sup>. »

Honoré Courtin à Simon Arnauld de Pomponne<sup>3</sup> – 11 janvier 1677<sup>4</sup>

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la correspondance diplomatique ne se distingue plus guère des autres types de correspondance par les moyens techniques et matériels mis à sa disposition. La poste aux chevaux, qui transportait les courriers royaux, est progressivement intégrée par Louvois à partir de 1672 à la poste aux lettres<sup>5</sup>, ce qui rend le courrier administratif, et notamment diplomatique, tributaire des mêmes conditions matérielles d'acheminement que le courrier des particuliers, du moins ceux qui peuvent en assumer le coût. Partout en Europe, des évolutions similaires conduisent à la mise en place de réseaux de poste standardisés<sup>6</sup>. Les dépêches diplomatiques empruntent désormais les mêmes routes, sur les mêmes chaises de poste<sup>7</sup> et circulent à la même vitesse que les missives les plus anodines.

Ainsi que le rappelle Courtin à Pomponne en janvier 1677, la correspondance diplomatique conserve cependant, au sein d'un réseau postal européen en croissante libéralisation<sup>8</sup>, un caractère et des besoins particuliers. Elle véhicule en effet une information extrêmement sensible au sein d'un réseau pensé à l'échelle de l'Europe et qui compose ce qu'on appelle aujourd'hui un système d'information, c'est-à-dire un ensemble organisé de ressources, à la fois sociales et techniques, qui permet de collecter, stocker, traiter et distribuer de

---

<sup>1</sup> Article initialement paru dans Cros, L. (dir.), « Les chemins de de la correspondance. Matérialités et stratégies en Europe et ses prolongements coloniaux, XVII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles », *Cahiers pour l'histoire de La Poste*, Paris, 2018, n°20, p. 19-27.

<sup>2</sup> Archives du Ministère des Affaires Étrangères [AMAE], Correspondance Politique [CP] Angleterre, vol. 122, f°46 à 51, Courtin à Pomponne, Londres, 11 janvier 1677.

<sup>3</sup> Honoré Courtin (1626-1703) fut ambassadeur du roi de France en Angleterre de 1676 à 1677. Simon Arnauld de Pomponne (1618-1699), fut secrétaire d'État aux Affaires étrangères de 1672 à 1679.

<sup>4</sup> Les dates sont données en nouveau style : l'Angleterre suivait encore le calendrier julien, ce qui induisait à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle un décalage de 11 jours avec le calendrier grégorien suivi par les Français.

<sup>5</sup> Vaillé, E., *Histoire des postes françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1947-1955.

<sup>6</sup> Caplan, J., *Postal Culture in Europe, 1500-1800*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016.

<sup>7</sup> Voiture hippomobile à deux roues, légère et rapide, apparue vers 1664. Voir Roche, D., *Voitures, chevaux, attelages, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, 2000, p. 12-14.

<sup>8</sup> Schobesberger, N. et alii, « European Postal Networks », in Raymond, J. et Moxham, N. (eds.), *News Networks in Early Modern Europe*, Boston, Brill, 2016, p. 19-64.

l'information. Un système d'information est soumis à des risques particuliers, qu'il convient de gérer selon quatre critères d'exigence<sup>9</sup>. Le premier est la disponibilité de l'information, la capacité à réagir le plus rapidement possible face au besoin d'une information particulière et à la transmettre dans les délais les plus courts. Le second est celui de l'intégrité, c'est-à-dire de la véracité et de la qualité de l'information. On y répond à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par la mise en place d'agents permanents sur place qui entretiennent des réseaux d'informateurs. Le troisième critère est celui de la confidentialité, de la capacité à assurer qu'une information ne soit transmise qu'à son destinataire, qu'elle ne soit pas interceptée. On y répond avant tout par le chiffrement des dépêches. Enfin le critère de la traçabilité évalue qui a accès à quelle information et certifie que le destinataire d'une information l'a bien reçue et comprise. Ce dernier critère se révèle particulièrement important dans un contexte de communication où persiste l'insécurité. Quelles que soient les précautions prises on ne peut ainsi jamais être certain qu'une lettre parviendra à son destinataire, à l'époque moderne plus encore qu'aujourd'hui : un courrier peut être volé ou intercepté, les navires peuvent sombrer, les messagers peuvent se perdre. Ce risque trouve réponse dans la correspondance diplomatique sous la forme de la longue litanie des accusés de réception, qui ouvre généralement chaque dépêche et permet de s'assurer que la chaîne de communication n'a pas été brisée et qu'aucune information n'a été perdue.

Toutes ces exigences sont au cœur des enjeux de la diplomatie européenne au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans le cadre des relations internationales il n'y a pas d'information sans valeur ni sans risque. C'est la raison pour laquelle chaque État européen s'efforce de gérer au mieux ces risques, sachant pertinemment que l'État à la gestion la plus efficace prend sur les autres un ascendant considérable. La concurrence est rude et la tâche rendue plus complexe encore par le fait que ces quatre exigences ne sont pas nécessairement compatibles entre elles. Le chiffrement de la correspondance, qui permet de répondre à l'exigence de sécurité de l'information, en est un bon exemple : une fois rédigées les lettres sont transcrites en une série de chiffres selon un code déterminé à l'avance entre les correspondants, et ce sont ces pages couvertes seulement de chiffres, théoriquement incompréhensibles en cas d'interception, qui circulent sur les chemins européens<sup>10</sup>. Chiffrer et déchiffrer une dépêche demande cependant beaucoup de temps, ce qui fait ainsi perdre en disponibilité<sup>11</sup>. Des erreurs sont par ailleurs possibles. Dans ce jeu d'équilibre entre quatre pôles d'exigence, c'est généralement la disponibilité qui se retrouve sacrifiée : s'il est crucial que l'information diplomatique circule vite, il reste cependant impensable de la faire circuler sans la sécuriser et la vérifier.

Dès lors il devient nécessaire pour les acteurs de la correspondance diplomatique de regagner ce temps perdu afin que leur information reste pertinente. Gagner du temps devient cependant difficile à mesure qu'avance le XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui peut paraître paradoxal, les

---

<sup>9</sup> Ce qui correspond à l'actuel standard DICT permettant d'évaluer et de gérer les risques liés à un système d'information. Voir Bloch, L. et Wolfhugel, C., *Sécurité informatique - Principes et méthode*, Paris, Eyrolles, 2011.

<sup>10</sup> Pour plus de précisions, voir Désenclos, C., « Écrire le secret quotidien. Pratiques de la cryptographie au sein de la diplomatie française (XVI<sup>e</sup> siècle – premier XVII<sup>e</sup> siècle) », dans Braun, G. et Lachenicht, S. (dir.), *Spies, espionage and secret diplomacy in the early modern period*, dir. Stuttgart, Kohlhammer, 2021, p. 85-103.

<sup>11</sup> Tessier, A. (dir.), *La Poste, servante et actrice des relations internationales (XVI<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle)*, Bruxelles, Peter Lang, 2016.

évolutions techniques permettant en effet une accélération générale de la circulation<sup>12</sup>. Cette dernière concerne cependant les espaces et non les réseaux eux-mêmes : lorsqu'on circule plus rapidement dans un espace, comme c'est le cas dans le nord de la France ou le sud de l'Angleterre où les routes sont réputées particulièrement bonnes, tout le monde y circule plus vite, sans réel avantage comparatif pour les diplomates français ou anglais sur ceux des autres États européens. Pour obtenir cet avantage et s'assurer que l'information reste pertinente et concurrentielle il faut non seulement connaître les chemins qu'emprunte la correspondance et les contraintes qui leur sont liées, notamment en termes de temps, mais également savoir en jouer afin d'ajuster le *tempo* des échanges selon son intérêt.

## I- Des chemins de la correspondance diplomatique très contraignants

Les chemins empruntés par la correspondance sont, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, bien établis et viennent se greffer sur la carte des routes et relais de poste, celle des itinéraires les plus rapides, qui ne sont pas toujours les plus directs. Les transbordements sont fréquents et entraînent des délais supplémentaires. Pour transiter de Paris à Londres, par exemple, le courrier quitte Paris par la route jusqu'à Calais, puis traverse la Manche par paquebot, qu'il faut généralement attendre un jour ou deux. Il débarque ensuite à Douvres et est alors pris en charge par la poste anglaise par la route jusqu'à Londres. Ce trajet, qui représente environ 350km à vol d'oiseau, prend en moyenne cinq à six jours<sup>13</sup>. Il ne faut cependant pas oublier qu'une négociation ou un échange d'information nécessite un retour : il faut donc doubler ce temps, et ajouter encore au moins une journée ou deux de part et d'autre pour décoder le courrier, le traiter, exécuter les ordres ou réfléchir aux informations qu'il contient, rédiger la réponse et la coder à son tour. En tout, il faut donc compter, pour un échange de Paris à Londres, une quinzaine de jours. Un échange de Paris à Modène ou Rome nécessite au moins un mois<sup>14</sup>.

Ces délais de communication parfois considérables peuvent encore s'alourdir en fonction des aléas, notamment climatiques : il n'est pas rare en automne que les paquebots traversant la Manche soient retenus par les tempêtes pendant une semaine ou davantage. L'isolement, si dangereux pour le travail diplomatique, peut alors devenir complet, comme le note Courtin dans une lettre à Pomponne en janvier 1677 : « les lettres qui sont parties de Paris le 16 et le 20 ne sont pas encore arrivées : il y a douze jours qu'on n'en a point reçues de Hollande, ainsi Monsieur nous ne savons rien de ce qui se passe dans tout le reste du monde<sup>15</sup> ». Il faut encore ajouter à cela les aléas liés aux guerres ou à l'insécurité de certains itinéraires. En 1677,

---

<sup>12</sup> Studeny, C., *L'Invention de la vitesse. France, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>13</sup> Selon une moyenne réalisée à partir des accusés de réception des dépêches échangées entre les ambassadeurs français en Angleterre et le secrétariat d'État aux Affaires étrangères : AMAE, CP Angleterre, vols. 97 à 138.

<sup>14</sup> Selon une moyenne réalisée à partir des accusés de réception des dépêches échangées entre les ambassadeurs français à Modène et à Rome et le secrétariat d'État aux Affaires étrangères : AMAE, CP Modène, vol. 4 ; AMAE, CP Rome, vols. 225 à 234. Pour plus de détails sur ces calculs, cf. Lemée, E., *Marier la France et l'Angleterre : Diplomatie européenne et politique d'alliance autour de Jacques d'York et de Marie de Modène*, Mémoire de Master 2, Paris IV-Sorbonne, Paris, 2011, p.74-75.

<sup>15</sup> AMAE, Correspondance Politique Angleterre, vol. 122, f°94 à 105, Courtin à Pomponne, Londres, 25 janvier 1677.

l'ambassadeur de France Jean-Paul de Barillon<sup>16</sup> écrit ainsi : « j'ai appris par une lettre du 22 de Monsieur de Courtebonne que le courrier que je vous avais envoyé le 18 a été pris par un capre d'Ostende mais qu'il était de retour à Calais avec ses lettres<sup>17</sup> ». Les lettres ne sont pas conservées mais elles sont très certainement lues et déchiffrées, et cette affaire entraîne également un retard dans la circulation. Tous ces aléas sont connus et les correspondants s'efforcent de les prévoir, mais bien souvent ils ne peuvent que constater, avec une résignation professionnelle, l'absence de courrier pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines.

Ces délais ne s'expliquent pas seulement par la distance. Le courrier met ainsi plus de dix jours pour aller de Prague à Francfort au début du XVII<sup>e</sup> siècle, soit le double du temps pour à peu près la même distance que Paris-Londres, la faute à des infrastructures de transport moins performantes. Inversement le trajet d'Amsterdam à Londres ne prend que trois à quatre jours, soit un de moins pour la même distance que de Paris à Londres, ce qui s'explique en bonne partie par le recours à un moyen de transport unique, le bateau, et des conditions de navigation globalement plus favorables.

La concurrence entre les itinéraires Paris-Londres et Amsterdam-Londres nous fournit par ailleurs un bon exemple des enjeux liés à l'arbitrage entre les quatre critères de risque évoqués précédemment, et nous renseigne ainsi sur les délais induits. Lors de la guerre de Hollande (1672-1678) les nouvelles d'Amsterdam sont reçues à Londres une semaine en moyenne avant celles de France. Elles sont en effet véhiculées par les gazettes publiques et les nouvelles à la main sans intermédiaire, tandis que les nouvelles de France transitent d'abord du front à Paris par la poste aux armées mise en place par Louvois, avant d'être recopiées et chiffrées par le secrétariat d'État aux Affaires étrangères. À chaque accrochage entre les armées de France et leurs adversaires, les Provinces-Unies disposent donc d'une semaine pour faire circuler librement en Angleterre les rumeurs les plus folles, allant plusieurs fois jusqu'à proclamer la mort sur le front du Dauphin ou au contraire la chute des plus grandes places-fortes de Hollande devant les forces de Louis XIV. Or ce délai suffit à prendre d'importantes décisions, qui peuvent même mettre en péril les relations diplomatiques, ce que déplore par exemple l'ambassadeur de France en mars 1678, alors qu'il s'efforce de négocier la paix :

On est un peu honteux ici d'avoir cru si légèrement une nouvelle aussi peu vraisemblable que celle du siège d'Ostende et de celui de Nieuport. Les vaisseaux de guerre qu'on disait avoir paru à l'île de Wight n'ont pas un fondement plus solide mais cependant les troupes sont parties et, si votre majesté prend la chose à la rigueur, il n'y aura plus de lieu à la négociation. J'ai dit tout bas au roi d'Angleterre qu'il voyait bien qu'on l'avait trompé et que le bruit qu'on avait répandu était à dessein de précipiter l'envoi des troupes<sup>18</sup>.

La distance et la qualité des itinéraires ne sont ainsi pas les seuls facteurs matériels de délai sur les chemins de la correspondance : il faut également prendre en compte la complexité de certaines routes. Comme lors de la guerre de Hollande la correspondance diplomatique ne

---

<sup>16</sup> Jean-Paul de Barillon, seigneur d'Amoncourt (1628-1691), fut ambassadeur de France en Angleterre de 1677 à 1688.

<sup>17</sup> AMAE, Correspondance Politique Angleterre, vol. 125, f°269 à 271, Barillon à Pomponne, Londres, 25 novembre 1677.

<sup>18</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 128, f°63 à 65, Barillon à Louis XIV, Londres, 10 mars 1678.

circule pas toujours d'un point A à un point B : pour emprunter un itinéraire sécurisé et informer également Paris, les nouvelles du front hollandais font un crochet par la capitale française avant de gagner Londres. Les détours, afin d'éviter des zones de guerre où le courrier pourrait être intercepté ou des espaces dans lesquels la circulation est rendue difficile à cause du climat, ne sont pas rares. Toujours lors de la guerre de Hollande la correspondance des envoyés français en Suède passe ainsi systématiquement par Londres, afin d'éviter la mer du Nord où croisent les vaisseaux danois, ennemis de la Suède, et Néerlandais, ennemis de la France.

Il faut encore ajouter aux raisons de ces détours des impératifs techniques, comme celui du chiffrement : un ambassadeur part en mission avec un certain nombre de chiffres, c'est-à-dire de feuilles de code qui permettent de chiffrer la correspondance et de la sécuriser. La seule autre copie de ce chiffre est remise entre les mains de la personne avec qui il sert à communiquer, ce qui permet en théorie d'assurer une sécurité totale de l'information. Il arrive cependant fréquemment qu'un ambassadeur soit amené à envoyer une information secrète à quelqu'un avec qui il ne possède pas de chiffre. Dans ce cas il ne peut que passer par un intermédiaire de confiance qui se chargera de relayer son information. Ainsi les ambassadeurs de France en Angleterre sous Louis XIV n'ont pas de chiffre pour communiquer avec Jean-Baptiste Colbert, secrétaire d'État à la marine, et sont donc forcés d'adresser leurs lettres pour lui au secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Si cela n'entraîne qu'un retard limité lorsque ce dernier se trouve au même endroit que celui de la marine, cela est rendu beaucoup plus complexe lorsque le roi se déplace et emmène avec lui son secrétaire d'État aux Affaires étrangères mais laisse celui de la marine à Paris.

Les contraintes matérielles en termes de temps sont donc importantes, et liées à des facteurs très divers, mais elles restent globalement les mêmes pour tout le monde. La circulation est certes plus rapide dans certains espaces que d'autres mais la frontière reste la même : la vitesse du cheval au galop est de 15 à 20km/h en moyenne et il est bien rare qu'elle soit atteinte. Dans les années 1670-1680 le courrier de Paris à Londres ne couvre encore que 70km par jour, bien loin de cette vitesse maximale. De manière générale, il est rare qu'un messenger couvre plus de 80km dans la même journée, et la moyenne du courrier ordinaire transporté en chaise de poste s'établit plutôt autour de 30 à 40km par jour<sup>19</sup>.

## **II- Gagner du temps pour surpasser les contraintes matérielles**

Le gain de temps ne se fait donc pas par les avancées techniques : tous les négociateurs européens, même les plus insignes, ont les moyens de recourir à un service postal. Lorsqu'ils ne le peuvent pas, c'est qu'il n'y en a pour personne. Aller plus vite que les autres nécessite d'obtenir un avantage comparatif, qui passe par la mise en place de stratégies de gestion du temps, que l'on peut classer en trois grandes catégories.

La première et plus universellement répandue est celle des stratégies liées à l'optimisation logistique, autrement dit la professionnalisation de la correspondance diplomatique, le

---

<sup>19</sup> Roche, D., *Humeurs vagabondes*, Paris, Fayard, 2003, p. 224-230.

renforcement de la logique de système d'information. Si l'on ne peut faire accélérer le transit du courrier, on peut du moins le faire partir plus vite en rationalisant au maximum chaque étape du processus épistolaire. La vie des services diplomatiques européens s'est ainsi organisée autour de la correspondance<sup>20</sup>, qui demeure l'élément le plus contraignant de leur travail au XVII<sup>e</sup> siècle. Les tâches sont réparties : la rédaction et le chiffrement de la correspondance sont confiés à des secrétaires, pendant que les ministres, les princes et les ambassadeurs se rencontrent pour traiter les affaires. La vie des ambassades est rythmée par l'ordinaire, départ de la poste à jour et heure fixe qui permet d'assurer la régularité de la correspondance. Courtin note ainsi que de Londres à Édimbourg : « Il y en a trois qui partent dans la semaine le mardi, le jeudi et le samedi<sup>21</sup> ». Rares sont les ambassadeurs qui en laissent passer le départ, car il ne part pas tous les jours et que le manquer peut entraîner un retard de plusieurs jours voire d'une semaine entière. Les dépêches sont ainsi rédigées en avance : l'ambassadeur dicte le texte à son secrétaire, qui le recopie au propre et le chiffre, puis se rend, souvent en grande hâte, au lieu d'où part l'ordinaire. Il est fréquent de voir l'ambassadeur rouvrir la dépêche à son retour de la cour pour y rajouter lui-même à la hâte en quelques lignes d'une écriture pressée une information jugée importante, tant la peur de laisser passer l'ordinaire est grande. Gagner du temps, c'est ainsi avant tout ne pas en perdre, et le personnel diplomatique est habitué à cette perpétuelle course contre la montre.

Alors que ce premier groupe de stratégies relève davantage du savoir-faire, le second requiert déjà une certaine forme de talent. Il s'agit de celui des expédients « ordinaires », ceux auxquels les correspondants diplomatiques ont fréquemment recours pour ajuster au quotidien le *tempo* des échanges. L'exemple le plus fréquent est le recours à des messagers dits « exprès », des personnes chargées ponctuellement d'une missive particulière, qui ne peut attendre l'ordinaire ou doit aller plus vite que lui. Ce type d'expédient demande cependant un investissement et une prise de risque : il faut trouver un homme de confiance qui accepte de faire le voyage, ce qui coûte cher à des services diplomatiques dont les budgets sont souvent très restreints. La plupart du temps, les ambassadeurs profitent des messagers « exprès » que leur envoie l'État qu'ils représentent, faisant réponse aux lettres que ces messagers leur apportent par l'ordinaire et annonçant qu'ils les gardent auprès d'eux pendant quelques jours en prévision d'un besoin proche. Quand on ne peut pas profiter de ces messagers déjà payés et relativement sûrs, on essaie de trouver quelqu'un qui se rende déjà, pour ses propres affaires, là où le courrier doit parvenir, et qui ne demandera donc pas grand-chose en échange. Souvent, l'opportunité offerte de voir le roi ou un ministre, et de se concilier leurs grâces par le service rendu, suffit. Un bon messager est extrêmement difficile à trouver, d'autant plus qu'il faut pouvoir lui faire confiance : une lettre qui doit aller plus vite est également généralement une lettre qui doit rester très secrète. Alors que les ambassadeurs mentionnent rarement leur personnel, et même leurs secrétaires pourtant chargés de tâches essentielles, ils n'hésitent pas à signaler les bons messagers. Courtin écrit par exemple à Pomponne en juillet 1677 : « J'ai cru

---

<sup>20</sup> Bély, L., *Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV*, Paris, Fayard, 1990.

<sup>21</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 122, f°94 à 105, Courtin à Pomponne, Londres, 25 janvier 1677.

que la nouvelle d'aujourd'hui méritait bien que Monsieur Thiersault, qui a accoutumé d'en porter toujours d'assez bonnes, continuât d'exercer sa fonction<sup>22</sup> ».

En dernier lieu, et lorsqu'ils sont véritablement désespérés, les acteurs de la correspondance diplomatique peuvent également avoir recours à des expédients « extraordinaires ». Ces derniers sont rares car ils demandent soit un investissement considérable, soit l'acceptation d'une bonne part de hasard, entraînant une incertitude sur laquelle aucune décision politique solide ne saurait être construite s'il était possible de faire autrement. Un exemple de ce type d'expédients nous est fourni par la négociation, lors de l'année 1673, du second mariage du duc Jacques d'York, frère et héritier du roi d'Angleterre Charles II. Le comte de Peterborough, envoyé du duc, se rend alors sur le continent pour y rencontrer huit prétendantes, afin d'aider le duc à faire son choix. Alors que Peterborough pense avoir trouvé la bonne en la personne de la princesse de Wurtemberg et s'empresse de revenir à Paris où elle réside, le duc d'York se décide finalement à écarter cette princesse. Comment faire parvenir cette information à l'ambassadeur à temps avant qu'il ne la rencontre et ne lui donne de faux espoirs, entraînant un possible incident diplomatique ? Intercepter une information circulant sur les chemins européens implique en effet de se trouver exactement au bon endroit au bon moment, ce qui relève de la gageure en l'absence de technologies de localisation. La probabilité que le chargé d'affaires anglais à Paris parvienne à intercepter le comte est par ailleurs rendue plus ténue encore par le manque de personnel : poster des hommes à toutes les portes de Paris aurait constitué la seule manière à peu près sûre d'intercepter le duc, mais l'ambassade d'Angleterre n'en a pas les moyens. Peterborough raconte ainsi dans ses mémoires que :

L'agent qui se chargeait des négociations en l'absence de l'ambassadeur avait ordre de surveiller l'arrivée du comte à Paris, afin de pouvoir lui remettre ses lettres avant qu'il n'y rentre, pour ainsi empêcher qu'il ne communique à la princesse la dernière lettre qu'il avait reçue à Cologne, avant qu'il ne puisse être averti ou dissuadé. Mais, par négligence ou parce que [l'agent] avait pris une mauvaise route pour le rencontrer, le comte avait vu [la princesse] et lui avait fait ses compliments, [...] si bien que rentrant chez lui [...] il reçut des lettres telles qu'elles changeaient entièrement ses méthodes en lui interdisant formellement de faire de plus amples démarches pour un traité ou une alliance avec la princesse de Wurtemberg<sup>23</sup>.

L'incident diplomatique est ici finalement évité grâce à l'intervention du roi de France, mais ce genre d'expédients entraîne d'autres conséquences. En monopolisant le personnel diplomatique pour effectuer un travail de messenger, certes vital, on le détourne de ses autres

---

<sup>22</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 124, f° 115 à 117v°, Courtin à Pomponne, Londres, 26 juillet 1677.

<sup>23</sup> « The Agent that did at that time Negotiate, in absence of the Ambassador, had order to watch the Earl's approach to Paris, that he might deliver his Letters, with new orders, to him before he arrived ; thereby to obviate his communication to the Princess of the last he received at Cullen, before he could be forewarned of it, or forbidden ; but by neglect, or taking a wrong way to meet him, the Earl had seen her, and made her compliments upon the orders he had so great reason to expect, before he could receive his new directions. So as coming home, and being there saluted by this unwary Minister, he received from his Hands such Letters, as quite changed all his methods, by the total forbidding to proceed any farther in Treaty ,or Demand of the Princess of Wirtenbergue », Halstead, R. , *Succint genealogies of the noble and ancient houses of Alno or de Alneto, Broc of Shephale, Latimer of Duntith, Drayton of Drayton, Mauduit of Werminster, Green of Drayton, Vere of Addington, Fitz-Lewes of Westhoredon, Howard of Effingham and Mordaunt of Turvey justified by publick records, ancient and extant charters, histories and other authentick proofs, and enriched with divers sculptures of tombs, images, seals, and other curiosities*, W. Burrel, Londres, 1685, p. 422-423. Sous ce pseudonyme se cache en fait Henry Mordaunt, 2<sup>nd</sup> Earl of Peterborough qui dissimula son autobiographie au sein d'un ouvrage de généalogie familiale.



fonctions de négociateur, d'informateur et de conseiller. Le recours à ces stratégies reste donc exceptionnel. Si les acteurs de la correspondance diplomatique disposent ainsi de nombreuses stratégies pour accommoder la contrainte temporelle, les limites sont cependant rapidement atteintes. S'il est parfois possible de dépasser un courrier et d'arriver avant lui, moyennant un lourd investissement, il n'existe aucun moyen assuré d'intercepter une information ou de rattraper une mauvaise instruction, ce qui explique la lenteur et la circonspection qui accompagnent parfois les envois : à partir du moment où une lettre est lancée sur les chemins de la correspondance, il n'est plus possible de la rattraper.

### **III- L'art de gagner du temps : quand l'obstacle devient un moyen**

L'art de gagner du temps ne se résume cependant pas à aménager la contrainte subie et à tenter de grappiller quelques heures. L'objectif de gain de temps dans cette correspondance n'est en effet pas absolu mais relatif : il n'importe pas tant d'aller plus vite que d'aller plus vite que les autres. Il est ainsi parfois bien plus simple d'utiliser les contraintes à son avantage, de transformer l'obstacle matériel en moyen de parvenir à ses fins et de faire perdre aux autres le temps qu'on ne peut soi-même gagner.

Le jeudi 21 janvier 1677, Courtin écrit à Pomponne une lettre dans laquelle il décrit son stratagème pour obtenir la levée de troupes en Écosse que le roi d'Angleterre, pourtant allié de Louis XIV, avait été obligé de lui refuser sous la pression d'une opinion publique hostile à la France :

J'essaie de gagner du temps et d'empêcher que le roi d'Angleterre ne signe devant dimanche prochain l'ordre que Monsieur de Lauderdale a fait dresser il y a quatre jours. Si j'obtiens ce que je demande, l'ordre ne partira que mardi et n'arrivera que de samedi en huit jours à Édimbourg. Le courrier que nous fîmes partir mardi y doit arriver demain au matin, ainsi Milord Douglas croit que tous ses hommes seront embarqués s'il peut avoir huit jours de temps, parce que les vaisseaux qui les doivent transporter seront après-demain à la rade et qu'en deux ou trois jours on aura pu achever l'embarquement<sup>24</sup>.

Lorsqu'il est difficile pour un agent étranger d'obtenir que soient prises les décisions qu'il désire, ce qui arrive très fréquemment, le plus simple reste en effet de retarder suffisamment les affaires pour que les décisions contraires aux intérêts de l'État qu'il représente ne soient plus pertinentes. L'exemple de la levée des troupes écossaises est de ce point de vue un succès pour Courtin : ayant suffisamment retardé le courrier du roi d'Angleterre, ce dernier arrive à Édimbourg pour trouver le gros des troupes déjà parti. Le roi de France obtient ses soldats, celui d'Angleterre sauve les apparences auprès de son Parlement, que cette levée scandalise : ce n'est pas sa faute mais celle des délais de communication bien connus avec la lointaine Écosse. Un grave incident diplomatique est ainsi évité, simplement en gagnant du temps.

L'expression même de « gagner du temps » revient très fréquemment sous la plume des ambassadeurs. Qu'il s'agisse d'éviter d'annoncer à un partenaire de négociation le refus d'une condition essentielle, ce qui impliquerait de rompre la négociation, ou de s'abstenir de donner

---

<sup>24</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 122, f°91 à 93v°, Courtin à Pomponne, Londres, 21 janvier 1677.

une réponse précise sur un sujet sur lequel ils ne désirent pas s'avancer, les ambassadeurs se servent au quotidien de l'excuse de la correspondance pour, de leur propre aveu, « gagner du temps ». En 1674, Henri de Massue, marquis de Ruvigny et ambassadeur de France, écrit ainsi à Louis XIV : « sans la nouvelle du retour de Milord Arlington<sup>25</sup> j'aurais cru facilement que la proposition du prince d'Orange de rendre la Franche-Comté et d'échanger des places n'aurait été faite que pour gagner du temps et qu'une réponse de Sa Majesté pouvait en attirer une autre, et qu'ainsi, de réponse en réponse, ce Milord demeurerait à La Haye<sup>26</sup> ». Ecrire au roi est une excuse facile pour gagner du temps et attendre qu'une crise passe, ou au contraire comme ici pour justifier une action inacceptable en la présentant comme temporaire mais en repoussant toujours la fin.

Ces stratégies d'évitement peuvent également s'avérer une arme redoutable entre les mains d'acteurs diplomatiques secondaires. Lors du second mariage du duc Jacques d'York, déjà évoqué, la duchesse de Modène, avant de finir par céder sa fille au duc en septembre 1673, repousse au maximum la conclusion de leur union. Au fil d'une longue correspondance de plus d'un an avec le secrétariat d'État français aux Affaires étrangères<sup>27</sup> la duchesse allègue sans cesse de nouveaux obstacles, dont la distance rend la vérification impossible. Elle s'abrite d'abord derrière la distance elle-même, puis l'âge de sa fille, sa santé fragile, sa soudaine vocation religieuse, enfin la nécessité de faire appel au pape pour garantir la validité du mariage. Chaque nouvel obstacle lui gagne entre un et deux mois, or la duchesse sait, par les lettres de France, que le temps pour conclure ce mariage est très limité. Lourdemment encouragée par Louis XIV à accepter ce mariage, la duchesse craint, si elle refuse complètement de s'y soumettre, de perdre la protection du roi de France : elle trouve ainsi dans ce délai le moyen de mener une négociation asymétrique. Elle n'a pas le poids politique nécessaire pour négocier avec le roi de France, mais elle n'en a pas besoin car elle ne tient pas à cette union et ne craint pas qu'elle échoue. Il lui suffit de ne pas céder et, en gagnant du temps, de laisser la situation politique en Angleterre faire pression pour elle. Cette stratégie lui réussit partiellement, puisqu'elle finit par obtenir des garanties de la main de Louis XIV concernant le bien-être de sa fille une fois en Angleterre.

Si les contraintes matérielles liées à la correspondance diplomatique restent donc importantes tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment en raison de délais incompressibles liés aux chemins qu'elle emprunte, les correspondants se sont néanmoins dotés de nombreux moyens pour apprivoiser ces contraintes. Jouer sur la disponibilité de l'information en utilisant à bon escient la vitesse et les délais de communication induits par le fonctionnement des postes fait partie intégrante des capacités d'un bon ambassadeur. Les plus talentueux savent même

---

<sup>25</sup> Henry Bennet (1618-1685), 1<sup>st</sup> Earl of Arlington, fut *Secretary of State for the Southern Department* de 1662 à 1674.

<sup>26</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 113, f°250 à 253, Ruvigny à Pomponne, Londres, 17 décembre 1674.

<sup>27</sup> Le mariage de Marie de Modène et Jacques d'York est essentiellement négocié par les diplomates de Louis XIV, dont l'État de Modène est sous la protection et qui cherche, par ce moyen, à gagner les faveurs du roi d'Angleterre Charles II en vue de mobiliser son aide contre la Hollande. Voir Lemée, E., *Marier la France et l'Angleterre : Diplomatie européenne et politique d'alliance autour de Jacques d'York et de Marie de Modène*, Mémoire de Master 2, Paris IV-Sorbonne, Paris, 2011.

tirer davantage de profit de l'utilisation ingénieuse de ces contraintes matérielles que de leur aplanissement.

La concurrence est cependant rude entre les systèmes d'information diplomatique des différents États européens, ce qui contribue à dresser le profil de correspondances épurées, pressées. Le scripteur va toujours à l'essentiel et s'exprime sans ambiguïté, sans recherche de style qui pourrait rendre l'interprétation de son message plus complexe. Le souci du temps est en permanence perceptible dans ces dépêches et leur forme témoigne d'une course perpétuelle contre la montre qu'il est absolument vital de remporter, notamment face à la concurrence d'autres types de correspondance qui ne sont pas tenues aux mêmes exigences d'intégrité et de confidentialité : en l'absence d'un différentiel technologique elle ne peut encore être remportée qu'au jour le jour par une utilisation talentueuse des moyens mis à la disposition des correspondants diplomatiques. Gagner du temps s'avère donc essentiel, surtout dans un monde où la vitesse demeure une exception telle qu'elle mérite d'être mentionnée. En vingt-cinq ans, l'ambassadeur de France en Angleterre ne s'en félicita ainsi qu'une seule fois, écrivant début janvier 1678 au secrétaire d'État aux Affaires étrangères : « votre courrier Monsieur a fait une diligence extraordinaire car il est parti le 30 au matin et est arrivé ici le 1<sup>er</sup> janvier à six heures du soir<sup>28</sup> ».

Emmanuel Lemée – Sorbonne Université

---

<sup>28</sup> AMAE, CP Angleterre, vol. 127, f°33 à 34, Barillon à Pomponne, Londres, 3 janvier 1678.